

NÉRON

(ESSAI TRAGIQUE)

(Le vaisseau qui mène Agrippine à la mort s'éloigne. Néron sur le rivage avec un de ses intimes.)

NÉRON

Mon confident, regarde, à l'horizon lointain,
Ne vois-tu pas blanchir ses voiles de satin !
Il vogue sur les eaux ainsi qu'une colombe
Ce vaisseau qui conduit ma mère dans la tombe,
Ce vaisseau que sa voile emporte au vent du soir,
Et qui semble s'éteindre au loin sous le ciel noir.
Approche, ami ! J'ai peur ! Oui, j'ai peur des fantômes.
Réponds, quand tout sommeille, aux palais, sous les chaux,
Le tombeau garde-t-il toujours ses habitants ?... [mes.
Leurs spectres sortent-ils à ces mornes instants,
A cette heure troublante et pleine de silence,
Où la nuit sur la terre étend son voile immense ?
Moi je frémis encor de mon crime incertain,
Je doute de Néron, je doute du destin.
Je voudrais, sans merci, voir pleurer mes victimes,
Faire couler du sang, accumuler des crimes ;
Je voudrais être seul régnant par la terreur,
Être plus que Néron, être plus qu'empereur ;
Je voudrais des pouvoirs escalader le faite ;
Je voudrais commander aux vents, à la tempête ;
Je voudrais, je voudrais, sous mon regard de feu
Voir, la nuit, s'allumer la route du ciel bleu,
Les astres m'obéir dans les océans d'ombre,
Et je tremble à l'aspect de ce vaisseau qui sombre,
Et je crai s de revoir dans mes tristes ennemis,
Se lever Agrippine au milieu de mes nuits.
Lâche !

ANICETUS

Allons donc, seigneur, elle va dans les ondes ;
Quand elle quittera ces demeures profondes
Où Pluton retient tout sous sa rigide loi,
Nous serons disparus dès longtemps, vous et moi.
D'ailleurs, ne craignez rien, la porte de la tombe
Quand une fois ouverte, elle se ferme, et tombe,
Retient dans ses cachots mieux scellés tous les jours,
Celui qui vient hélas, y vivre pour toujours.
Mais quels tristes soucis occupent donc votre âme ?
Chassez, cela seigneur. Oh ! quels regards de flamme !

NÉRON

Dans la plainte profonde, éternelle des flots
N'entends-tu pas monter des râles, des sanglots !...
Elle approche... elle approche... elle vient, la victime,
La vois-tu sur la lame ?... O mon meurtre ! O mon crime !
O sang que j'ai versé ! O fantôme vengeur !
De grâce laissez-moi ! Pitié pour l'empereur !

ANICETUS

Je commence à trembler, quel est donc ce mystère ?

NÉRON

Reviens-tu de la mort, fantôme de ma mère ?

ANICETUS

Imagination, vaine chimère, erreur !

NÉRON

Non, non, je l'aperçois, dans toute son horreur,
Avec ses noirs cheveux que couvre l'onde amère,
Son geste menaçant... oh ! oui, c'est bien ma mère.

HECTOR DEMERS.

Montréal, 1897.

Mlle MARIE MICHELINE BROQUART

Franchement, je détournai la tête et je souris.

C'est qu'il était si raide dans son col des dimanches,
dans sa redingote mal coupée, dans son pantalon trop
court, énorme, dans laquelle ses deux pieds à la fois
eussent été fort à leur aise.

Puis elle, — mon Dieu ! elle ressemblait tant à une
pivoine !

Courtaude, elle laissait émerger d'un flot de dentelle,
de rubans et de falbalas rouges, deux grosses joues de
la même couleur.

Et ils venaient ainsi sur la grande route, la main
dans la main, sans rire ! — mais un peu timides, avec
un air qui eût pu faire croire qu'ils avaient perdu quel-
qu'un de leurs proches...

Chers paysans ! ils s'aimaient : ils étaient heureux !

Le bonheur est si peu exigeant !

Aussi, est-ce bien toute une idylle dont je fus té-
moin durant mes quelques semaines de villégiature.

Non pas un de ces poèmes à la mode, poudré, soigné,
enrubanné, dont les scènes sont étudiées à l'avance et
visent à l'effet, non ; mais une pastorale qui, pour
n'avoir ni berger, ni bergère, ne s'en déroulait pas
moins sous le beau ciel bleu, aux gais refrains des
oiseaux, aux mille bruits de la nature en fête.

Il y avait bien là aussi, comme au second plan du
tableau, une modeste écrivaine dont le cœur s'était
quelque peu refroidi aux démonstrations sensibles des
pastoraux et des pastourelles, mais elle se sentait re-
vivre dans cet entourage si plein de franchise, de sim-
plicité, d'amour.

* * *

Jacques Broquart et Madeleine Landry, que j'avais
croisés dès mon arrivée à S... étaient voisins.

C'était dans la famille de cette dernière que j'avais
établi mes pénates.

Le père Landry possédait, je ne me rappelle plus
combien d'arpents de terre, rapportant, bon an, mal
an, d'assez gros bénéfices.

Les Broquart, au contraire, étaient des gens pauvres.
Leur maisonnette n'était entourée que d'un modeste
potager, suffisant modestement à la consommation des
douze bouches qui se rangeaient autour de la nappe
grise, à l'heure du repas commun.

Donc, Broquart père, fils, filles, travaillaient pour
les cultivateurs à l'aise durant la belle saison. Jacques,
— pour ne parler que de celui-là, — faisait les foins chez
mes hôtes. Et chacun devant prêter main-forte aux
champs, à l'heure de la récolte, Madeleine se joignait
à la troupe des rudes et gais moissonneurs.

Or, était-ce hasard ? était-ce délicatesse, ménage-
ment du dieu qui protège les amoureux ? — je me le
demandai souvent — Madeleine et Jacques travaillaient
de concert.

Quand l'énorme faux mécanique avait couché sur le
sol ses gracieux andains, alors apparaissaient, sous le
soleil se levant à peine, Jacques et Madeleine retour-
nant, étalant avec leurs longues fourches, aux dents
en bois, l'herbe encore dégoutante de rosée. Et cette
tâche s'accomplissait avec une activité inconcevable
pour moi, chez des jeunes gens qui s'aiment et qui
éprouvent du plaisir à se le dire souvent.

Je les suivais, de ma fenêtre, des heures entières,
et aussi loin que mon regard pouvait les apercevoir.

Oh ! Jacques tournait bien la tête de temps en
temps, et Madeleine savait bien aussi choisir ce mo-
ment pour lever ses grands yeux vers le robuste faneur
et lui faire admirer un de ses bons gros sourires qui
parlaient si haut, mais l'ouvrage n'en souffrait rien !
Et je n'ai jamais entendu Landry père se plaindre de
la lenteur aux champs de sa fille et de son jeune voisin.

* * *

A coup sûr, Jacques n'avait pas un physique dont
se seraient coiffées nos élégantes de la ville ; il n'avait
ni cette démarche, ni cet esprit prime-sautier qui
charment si fort ici. Mais plus d'un de nos gaudins
lui aurait envié sa voix superbe.

A Montréal, il aurait fait les délices de nos concerts,
de nos chœurs d'église : on l'aurait appelé un beau
ténor ; à la campagne, on le nommait le bon chanteur.

Fallait l'entendre aussi, à la veillée, assis sous la
charmille, Madeleine tout près et entouré des gars et
fillettes du voisinage. Certes ! il n'était plus ce même
garçon embarrassé, craintif, quand il faisait monter
vers le ciel calme, en accents purs et bien rythmés, les
notes vibrantes, émues, de nos vieilles chansons cana-
diennes, ou quelques romances en vogue que lui avait
appries une cousine de la ville.

Eh ! bien, dans le bosquet voisin, je me suis souvent
oubliée, charmée par le gosier de ce gaillard-là !

Bientôt toute cette gent campagnarde s'habitua à
mon visage : je n'effarouchai plus personne. On se fit
à me voir courir les champs dès la première heure du
matin, à me rencontrer, le midi, sous les ardeurs du
soleil, quand le cœur m'en disait ; on se fit encore à
me retrouver, le soir, sur le chemin, humant à pleins
poumons ces brises rafraîchies dont j'aurais voulu
m'approvisionner pour mon retour à la ville.

Avec le temps aussi, Madeleine me prit pour confi-
dente.

Elle avait fait sa première communion la même
année que Jacques ; il était son aîné de deux ans et
ils se mariaient lorsqu'elle en aurait dix-huit.

Nous étions à la mi-août, la noce était pour octobre.
Il est vrai, me dit-elle un jour, que Luc Lanthier
est un meilleur parti que Jacques Landry, mais c'est
Jacques que j'aime...

Puis, après un moment de silence, elle ajouta :

N'est-ce pas, Mademoiselle, qu'on ne doit se marier
qu'à la condition d'être aimée beaucoup et d'aimer
davantage ?..

Cette chère enfant ! comme elle exprimait bien
toute ma pensée dans la sienne ! Il y a si longtemps
qu'on ne se marie plus par amour !

A la ville, on se marie quand le parti est d'un beau
physique ou d'une belle naissance, quand la fiancée a
une ronde dot : à la campagne, généralement, c'est
quand la ferme manque de bras.

Ce Luc Lanthier, j'ignorais même son nom ; je ne
savais d'où il venait, qui il était : j'allais l'apprendre.

* * *

Un soir que le disque radieux de la lune s'était laissé
voiler par quelques nuages gris, que la brise soufflait
tiède et tout imprégnée de l'odeur des foins fraîche-
ment coupés, j'étais restée sans lumière dans la pièce
que j'occupais particulièrement chez les Landry, et,
debout, près de la fenêtre ouverte, admirant encore la
campagne dans cette demi-obscurité qui a ses charmes,
j'étais rendue loin, bien loin dans le délicieux pays des
rêves.

Mon hôteesse, au rez-de-chaussée, chantait à voix
basse, berçant sur ses genoux un gros poupon de quel-
ques mois, et le plus profond silence semblait régner
partout ailleurs, quand je crus entendre, comme ven-
nant du chemin, des soupins étouffés, des sanglots
comprimés, quoi !

Je me penchai sans bruit : Jacques et Madeleine
étaient là, sous ma croisée ; et c'était Madeleine, la
pauvre fille, qui pleurait ; Jacques avait aussi des
larmes dans la voix, le brave garçon !

Je frémis : que se passait-il donc ? Qu'allait-il arri-
ver ?..

Et Madeleine qui, déjà, essayait sa robe de mariée !
Dieu me pardonne ! je prêtai l'oreille.

Jacques parlait avec chaleur ; Madeleine, tout en
larmes, répondait de même : je ne pouvais saisir que
des bribes de leur conversation.

— Luc Lanthier, — disait Jacques, — il ne faut plus
lui parler : ... il t'aime, ... si tu allais l'aimer ! ...

Et Madeleine de reprendre, désolée :

— Je t'aime ! ... que crains-tu ? ... je serai sitôt ta
femme...

Ils causèrent ainsi longuement, si longuement que
Madeleine avait séché ses pleurs et que la voix de
Jacques paraissait toute rassurée, quand je vis leurs
deux têtes brunes se rapprocher et, ma foi ! le bruit
de lèvres se rencontrant monta jusqu'à moi...

Je fus si surprise que je me retirai discrètement, et
j'entendis Jacques s'éloigner si rapidement que je le
crus lui-même effrayé de la hardiesse qui lui avait fait
prendre son premier baiser sur les lèvres de sa fiancée.

Je connaissais désormais Luc Lanthier : c'était un
rival de Jacques, lequel tenait celui-ci sur des charbons
très-ardents.

* * *

Mais, comme dans le pire des mondes tout finit bien
qui commence bien, le mariage ne s'en fit pas moins
entre Jacques Broquart et Madeleine Landry.

Septembre avait été si beau que je m'étais laissé
prendre par ses grandes caresses : depuis deux se-
maines j'aurais dû retourner à la ville.

Puis, je m'étais tellement rapprochée des Landry,
je les avais traités tous avec une telle condescendance,
qu'ils semblaient croire que j'étais devenue comme
quelque chose de leur famille : ils avaient peine à me
voir partir, les braves gens ! Et surtout, ils auraient
bien aimé me garder pour la noce ! ! !

Mais j'entendis de la ville le bruit des violons grin-
cheux et je sais qu'on dansait encore le lendemain
lorsque le coq chanta.

Je les fus revoir l'été dernier, et je trouvai tout ce